

littérature

Retour à Séfarad

Pierre Assouline,
Gallimard, 2018,
22 €.

Les Aventures de l'infortuné

marrane
Juan de Figueras
Jean-Pierre
Gattégno,
L'Antilope,
2018, 22 €.

Je voulais leur dire mon amour

Jean-Noël
Pancrazi,
Gallimard,
2018, 12,50 €.

Un jeune homme en colère

Salim Bachi,
Gallimard,
2018, 18 €.

La Punitio

Tahar Ben Jelloun,
Gallimard,
2018, 16 €.

Éducation tropicale

Thibault Lefevre,
Gallimard,
2018, 14,50 €.

Figueras, que s'appellent *linajudos* les généalogies le plus souvent fausses attribuant des origines juives ou musulmanes à des personnes détestées. L'infortuné Juan de Figueras semble vraiment s'adresser à chaque lecteur comme lors d'un tête-à-tête confiant au cours duquel des épisodes dramatiques ou honteux se déversent sur la nappe comme une carafe de sangria.



Avec *Je voulais leur dire mon amour* (Gallimard, 2018), Jean-Noël Pancrazi boucle sa fresque autobiographique. Il raconte son retour en Algérie, plus de cinquante ans après. Invité à participer comme juré au Festival du film méditerranéen d'Annaba, l'écrivain songe à ses amis Rachid Mimouni « mort de son exil à Tanger » et à Tahar Djaout « assassiné dans un café d'Alger par le Front islamique du salut au début de la décennie noire ». Aux yeux des autres jurés, Pancrazi, bouleversé par son retour, n'était pas « un enfant du pays qui revenait ». À ses propres yeux, il n'était que cela et le montre avec une franchise dans l'émotion telle qu'on ne la rencontre que très rarement dans un texte aussi pudique. Son art de traduire le flux de conscience en un récit organisé fait sauter tous les verrous qui peuvent séparer un lecteur d'un auteur jusqu'au moment tant attendu où « certains ne m'appelaient plus seulement "le Sétifien" ou "le Batnéen" mais "l'Algérien" ».



Si Pancrazi excelle à associer dans ses livres le tourment et l'apaisement en y insufflant une dose de vertige et en maintenant vive la conscience que vivre est une énigme insolvable, Salim Bachi, lui, opte souvent pour un déguisement qui agit comme un révélateur. Il dit « je » à toutes les sauces, jusqu'aux plus sombres. On pourrait parler à propos de plusieurs de ses romans de tristes topiques, mais il y met une effervescence qui ne manque pas de style. Ainsi en est-il dans *Un jeune homme en colère* (Gallimard, 2017). Tristan, qui n'a pas vingt ans, aspirait à occuper la chambre finalement dévolue à sa sœur : « À ce moment-là j'ai maudit Eurydice et souhaité sa mort. Pas de chance, quelques jours après, elle se rendait au Bataclan. » *Un jeune homme en colère*, que Bachi dédie à son jeune fils, est un livre-cri. On y entend le pouvoir

du désarroi sur un esprit débordé par l'amertume et le chagrin. Tristan est parfois odieux dans sa détestation proclamée de presque tout, mais il nous oblige à regarder en face les stigmates du corps de sa petite sœur. Et le romancier a eu raison de prêter sa plume à un deuil qui est aussi le nôtre.



Le récit de Tahar Ben Jelloun *La Punitio* (Gallimard, 2018) plonge dans les souvenirs les plus amers du poète et romancier marocain. Il s'agit d'un autoportrait en prisonnier de l'étudiant qu'il fut et du poète né du trauma créé par son long séjour dans une sorte de camp de redressement pour étudiants plus gauchistes qu'il ne l'était lui-même. Cette pénible expérience datant de 1966 ne nous est pas rapportée par un conteur oriental répondant à la commande du public occidental. Il s'agit d'une mise au point qui restitue à l'auteur son portrait en jeune homme et nous le montre devenu un citoyen défiant et un oracle décontenancé ne pouvant désormais préjuger de rien quant à autrui ou à soi-même. Qu'il suffise, pour le comprendre, de songer à ces lignes : « À quoi pense-t-on quand le corps est glacé ? On ne pense pas. On ne pense plus. Les idées se gèlent. On ne rêve pas ; on voit passer très lentement les minutes et les heures. Un premier gars s'écroule. Les deux sergents le ramassent, le giflent pour le ranimer. » Le lecteur, lui aussi, prend une claque.

Bachi a 47 ans et fait parler un jeune homme. Avec *Éducation tropicale* de Thibault Lefevre (Gallimard, 2018), c'est l'auteur lui-même qui a 23 ans et s'exprime dans une langue précieuse et sûre qui fait parfois songer à tel ou tel maître de la prose française des années trente ou cinquante. Cet ancien élève de l'École polytechnique a sans doute lu Michaux et Montherlant. Il se raconte sur un navire patrouillant au large des côtes somaliennes, et sa confrontation aux paysages et aux visages, il la partage entre introspection inquiète et « fatras de vaisselles émiettées, jonchant le sol » à la suite d'une explosion. La désillusion n'est pas le maître mot du récit. Observateur participant, Thibault Lefevre écrit : « Quelque chose, dans l'ordre du monde, semble constamment échouer à recouvrir un sens. » Il en viendra à conclure qu'« il n'est jamais d'Éden que dans les livres ». Le sien, récit d'une entrée dans la vie, s'impose à nous comme il s'est imposé à son auteur. Ce n'est pas si courant. ●

Salim Jay est écrivain